

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Samira Sedira



Biographie

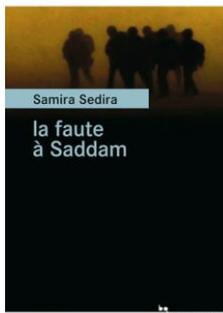
Née en Algérie, formée à l'école du Centre dramatique national de Saint-Étienne, Samira Sedira est comédienne et écrivain. Elle vit en banlieue parisienne.

Bibliographie sélective

- *La Faute à Saddam*, Éditions du Rouergue, 2018
- *Majda en août*, Éditions du Rouergue, 2016
- *L'Odeur des planches*, Éditions du Rouergue, 2013

Présentation sélective des ouvrages

***La Faute à Saddam*, Éditions du Rouergue, 2018**



Amis d'enfance, Cesare et Adel se sont engagés ensemble dans l'armée après le bac. Un an plus tard, ils attendent le combat dans le désert koweïtien, lors de la première Guerre du Golfe (1990-91).

Très vite, Adel, d'origine maghrébine, devient le souffre-douleur de son régiment, et finit par se suicider. À son retour, Cesare en porte longtemps la culpabilité. Une nouvelle fois, Samira Sedira explore le destin douloureux d'un enfant de l'immigration maghrébine, avec pertinence et originalité.

Éditions du Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« Il marcha longuement, jusqu'à atteindre la place Gambetta, totalement déserte à cette heure de la nuit. Sur un banc recouvert de neige, un pigeon blanc, unique habitant des lieux, se tenait sur une patte. La blancheur de son plumage étonna Cesare. Il s'en amusa : il a dû manger beaucoup de neige pour obtenir un blanc si pur. Il l'observa quelques instants, se demandant si sa patte avait réellement disparu, ou s'il l'abritait sous son plumage, à cause du froid. Mais le pigeon ne remuait pas, ignorant Cesare, et n'offrit à sa curiosité que de brefs coups de tête. Cesare sourit de l'indifférence du volatile, presque envieux de sa stupide inertie, puis passa son chemin. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Matin d'Algérie*, janvier 2018, Kamel Bencheikh

Le roman de Samira Sedira ne se lit pas comme un roman, il se dévore comme un fruit mûr qui semblerait avoir connu l'acidité de la tristesse avant d'éclater de vie et de couleurs. Il y a également

la poésie qui nous accompagne comme un murmure venu d'ailleurs même si on ne sait pas d'où il vient mais que l'on sait très bien vers où il se dirige, une poésie qui nous donne des frissons d'ivresse : « *Ils se tenaient là, tous les quatre, recueillis autour d'Adel, dans l'air froid et sec, considérant la motte de terre, ce rien où finissait tous les hommes, à la fois ahuris, et transportés par la présence de ce petit bourdon aux couleurs vives.* »

Dans cet élan qui nous maintient dans la vie même si les portes de la mort se sont entrouvertes, les êtres aimés jouent un rôle décisif de témoins. *La Faute à Saddam* de Samira Sedira nous donne à voir le tumulte d'un monde qui laisse grignoter, avec notre complicité, la chair de notre humanité - un roman à lire d'une seule traite.

Article publié dans *Alternatives Économiques*, Catherine André

Au désespoir de ses parents, Cesare rejoint son ami d'enfance, Adel, fils d'immigrés maghrébins, enrôlés dans le 1^{er} régiment des saphis à Valence. Un an plus tard, ils sont envoyés dans le désert du Koweït, alors que la première guerre du Golfe vient d'éclater. S'ensuivent de longs mois nerveusement épuisants, faits d'attente, de combats qui ne viennent pas, sous la menace d'une attaque chimique. Sans compter la lutte contre le vent et la chaleur extrême du désert, qui rend progressivement fou.

Quand ils se rencontrent dans un quartier populaire de Toulon, Adel et Cesare ont 7 ans, ils ont la vie devant eux et ne se quittent plus. Leur amitié semble indestructible. Pourtant, Cesare n'agira pas quand, devenu adulte, son ami deviendra le souffre-douleur du régiment... Après des moqueries de plus en plus appuyées sur ses origines arabes, transformé peu à peu en bouc émissaire, Adel va mettre fin à ses jours. Lui, le garçon charmant et vif qui faisait l'admiration de tous, l'enfant issu de l'immigration qui s'était engagé dans l'armée comme pour mieux marquer son intégration au sein du pays qui l'a vu naître.

D'une écriture ciselée et juste au rythme saccadé, semblable au souffle court de ces jeunes militaires tétanisés, Samira Sedira parvient à décrire très finement, et tout en retenue derrière les mots crus, l'inénarrable : l'humiliation, la mort, la perte d'un être aimé, l'absurdité de la guerre, la violence de la jeunesse. Un troisième roman bouleversant de cette comédienne et écrivaine, elle-même fille de travailleurs algériens, où sourd la tragédie du destin d'un enfant d'immigrés.

Article publié dans *Libération*, avril 2018, Alexandra Schwartzbrod

[...] Samira Sedira, elle, s'attache davantage aux origines et à la toile de fond sociale des soldats. Sa guerre d'Irak est plus ancienne, c'est celle de 1990, quand Saddam Hussein entreprend de faire main basse sur le Koweït, mais on y retrouve le même ennui, la même pesanteur, la même incompréhension que chez Van Reet. Sedira, qui est aussi comédienne, a un style magnifique, quasi poétique. Ses premières lignes rappellent irrésistiblement *le Dormeur du val*, de Rimbaud. « *Entre les blessures creuses du sol, et les éclats de pierre, il dormait à la précieuse fraîcheur de l'aube. Une fine pellicule de sable jaune recouvrait son visage. Quelques grains graciles retenus dans les cils recourbés tremblaient aux faibles mouvements de l'air. Sa bouche ouverte, juste assez pour laisser passer le canon du revolver, formait un rond parfait, une voyelle silencieuse.* »

L'auteure brosse le destin de deux jeunes amis grandis dans un quartier populaire de Toulon, l'un issu de l'immigration italienne, l'autre maghrébine. Il suffit que l'un décide de s'engager dans l'armée

pour que l'autre le suive. Mais il n'est pas facile d'être un immigré arabe quand on se bat en Irak. « Un jour, alors qu'ils étaient réunis sous la tente [...], l'un d'eux lui demanda, sans vraiment mesurer la portée de ses paroles ni augurer de ce qu'elles allaient entraîner : Adel, qu'est-ce que ça fait d'aller se battre contre ses frères ? Dans un premier temps, Adel ne comprit pas de quoi il retournait. Mes frères. De quels frères parlait-il ? Puis saisissant enfin le sens de la question, bien qu'étonné qu'on la lui posât, il ne sut que répondre [...]. Adel sourit et baissa le regard sur ses rangers. Plus tard, il se dirait que ce fut là sa plus grossière erreur », écrit Samira Sedira qui, avec ce troisième livre, confirme ses talents de romancière.

Majda en août, Éditions du Rouergue, 2016



À 45 ans, Majda se réfugie chez ses vieux parents d'origine immigrée, après un séjour en hôpital psychiatrique. Fille aînée d'une fratrie de sept enfants, la seule à avoir fait des études universitaires, elle aurait dû pourtant s'élever dans l'échelle sociale.

Durant le mois d'août, alors qu'elle reste confinée dans le petit appartement familial d'une cité du Var, on revisite avec elle les non-dits familiaux, notamment le drame vécu dans son adolescence.

Éditions du Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« Je sens toujours quand ça va craquer dedans. Je le sens, mais je le sens, j'ai un flair, tu verrais, ça ne loupe pas !

Majda se donne des petits coups de phalange, les poings bien serrés, moites à force, des petits coups sur le front, les tempes, le haut du crâne, pour bien montrer où se balade le grain, la dinguerie, Dedans tu vois, et puis là aussi, la boule entière qui fait crac, comme du pain sec, CRAC, tu vois ? - Je vois, dit la femme assise à ses côtés, une habituée que Majda ne connaît pas plus que ça, une sexagénaire du nom de Rose, ancienne institutrice à la retraite, qui ne porte que des tailleurs-pantalons noirs, très chics.

Elle est maniérée, Rose, plus maniérée qu'un travelo. Sur ses ongles taillés au cordeau, deux couches de vernis cerise. Du bout de la corne légèrement incurvée, elle déplace une mèche de cheveux tombée sur le front.

Je vois je vois, elle dit. Et elle bâille des mâchoires en essayant de ne pas ouvrir la bouche.

Majda enchaîne : *Quand je me détraque, je le sens venir, du pain sec, sec sec.* »

Extraits de presse

Article publié dans *Libération*, mai 2016, Alexandra Schwartzbrod

Quand elle était adolescente, dans la cité HLM de La Seyne-sur-Mer (Var) où sa mère vit encore, Samira Sedira a été anorexique. « *Je voulais effacer tout signe extérieur de féminité. Je savais que*

devenir femme, chez nous, c'était dangereux, on portait l'honneur de tout un clan. » C'est une cocotte-minute qui l'a tirée de là. Préparant à manger pour ses sept frères et sœurs, elle a dévissé le couvercle de la cocotte avant même de libérer la vapeur. Brûlée sur une partie du corps, elle a dû rester à la maison le temps de la guérison. Pour la première fois, elle avait sa mère pour elle seule et ne faisait plus partie des « oubliées », ces filles dont on parle peu chez ces enfants d'immigrés de la première génération. « *Mes frères ont été élevés dans une grande liberté et nous, les filles, pas du tout. Les seules qui peuvent débloquer ça, ce sont les mères. Elles éduquent les garçons comme des rois, des petits machos, les filles comme des servantes* », dit-elle. C'est pour donner une voix à ces oubliées que Samira Sedira a écrit *Majda en août*, son deuxième roman. Un texte court qui prend aux tripes, avec ses phrases acérées comme des lames.

Samira Sedira a pris soin de brouiller les pistes. Née en Algérie, elle a grandi à La Seyne-sur-Mer, et non à La Ciotat. Elle a des frères, mais aussi des sœurs, notamment Salima, à qui elle a dédié ce roman. Il y a du vécu dans ce livre-là, c'est une vraie charge contre la façon dont les filles sont traitées dans les cités à l'heure où l'écrivain algérien Kamel Daoud se fait traîner dans la boue pour avoir osé critiquer ce monde arabo-musulman où « *la femme est niée, refusée, tuée, voilée, enfermée ou possédée* ». Avec *Majda*, nous y sommes et, cette fois, c'est une femme qui l'écrit. Une femme qui l'a vécu.

Samira Sedira aime prêter sa voix à celles et ceux qui n'en ont pas. Comédienne formée à l'École de la comédie de Saint-Etienne, elle racontait déjà dans *L'Odeur des planches* la précarité des intermittents du spectacle. Précarité qui l'a conduite à faire des ménages après qu'un courrier des Assédic lui a annoncé qu'elle était en fin de droits. Un témoignage saisissant, cru, sans pathos. Ainsi ce jour où elle « *découvre avec stupeur au fond de la cuvette une diarrhée frais déposée du matin, agrémentée en son centre d'un mégot de cigarette surnageant tant bien que mal à la surface du désastre* ». Alors elle pense à toutes celles, oubliées elles aussi, dont c'est le métier. « *Huit heures de ménage par jour pendant des années [...], sans autre possibilité de s'en sortir [...]. Personne ne devrait en arriver à passer ses journées à laver la souillure des autres. L'humanité vaut mieux que ça.* » Insensiblement, ces heures de ménages la ramènent à ce qu'elle a cherché à fuir. « *Ça y est, l'existence de ma mère a envahi la mienne, je revois son visage et j'ai l'impression que c'est le mien. Ça y est j'y suis, là où je n'ai jamais voulu être* », écrit-elle. « *Moi, je traçais ma route, et mes origines m'ont sauté à la figure quand j'ai commencé à faire des ménages, j'avais mis un voile sur tout ça pour pouvoir avancer, avoir une identité propre* », dit-elle. Elle a dû batailler pour éviter d'être orientée en BEP après la troisième et pour décrocher le bac, passeport pour la liberté. Il faut « *dégethoïser* » l'école, qui génère trop d'injustice et donc de haine, dit-elle.

Aurait-elle pu être *Majda* ? Elle réfléchit. « *Non, j'ai l'impression d'être une combattante depuis toujours. On a eu la chance d'avoir un père qui n'était pas comme les autres. Je le revois dire à ma mère : "Mes filles, ce ne sont pas des vaches. Je ne veux pas les marier..."* » Pour elle, « *la nouvelle génération est en perte d'identité. Du coup, elle se rapproche de ce dont notre génération s'est délestée, la religion.* » À sa sortie, *L'Odeur des planches* bouleverse le metteur en scène Richard Brunel, directeur de la Comédie de Valence. « *Je me suis souvenu qu'elle m'avait contacté quand elle cherchait du boulot et que je n'avais pas donné suite. Ce que je n'avais pas pu faire alors, j'ai voulu le réparer en donnant vie à ce livre magnifique.* » Il lui propose de jouer son rôle, elle refuse, trop personnel. Alors il pense à Sandrine Bonnaire qui, issue d'une famille nombreuse en banlieue, est touchée par le texte. « *Samira est une grande artiste, le fait d'avoir été dans l'ombre pendant des années lui a donné de la force* », nous confie la comédienne. La pièce a été jouée en 2014 à Valence, grand succès. Samira Sedira a repris le chemin des planches (elle vient de jouer dans *Roberto Zucco* au TGP de Saint-Denis) et pense déjà à son troisième roman. « *C'est un vrai écrivain, pas juste l'auteure d'un témoignage* », dit son editrice, Sylvie Gracia. Ce qui est sûr, c'est que la rudesse de sa vie l'a aidée à relativiser. « *Je n'ai plus peur de rien* », dit-elle.

Article publié dans *Le Monde*, avril 2016, Bertrand Leclair

« *Fouzia passe son temps à nourrir sa fille. Comme beaucoup de pauvres, elle pense que le seul moyen de reprendre goût à la vie, c'est de manger.* » Fouzia et son mari Ahmed, débarqués comme tant d'autres d'Algérie au début des années 1960, ont récupéré leur fille Majda, 45 ans, à l'hôpital psychiatrique. Seule fille parmi leurs sept enfants, Majda vit célibataire à Paris, après des études brillantes. Elle ne leur a jamais parlé de ces crises qu'elle sent régulièrement venir, quand les voix - l'envahissent. C'est parce que, cette fois, on l'a récupérée pieds nus près de chez eux, demandant à chacun où se trouve Babylone, qu'ils ont été avertis. Traumatisée par sa visite chez les fous et préférant aux médecins le *taleb* du quartier, Fouzia regarde Majda repousser son assiette, comptant sur le temps et la patience : « *La goutte incessante creuse la pierre.* » Majda, elle, renoue avec les odeurs d'une enfance minée par le manque d'amour, dans un univers où mieux aurait valu ne pas être fille, à l'adolescence. L'auteure de *L'Odeur des planches* (Le Rouergue, 2013), que Sandrine Bonnaire a joué au théâtre, décrit l'écartèlement entre deux cultures et deux milieux. Après avoir raconté sans fard aucun comment, passé 45 ans, elle a dû, faute de nouveaux engagements, se résoudre à faire des ménages comme sa mère avant elle, l'ancienne comédienne multiplie les choses vues aux confins de la folie avec une saisissante justesse, et un indéniable sens de la dramaturgie.

Article publié dans *La Cause Littéraire*, mai 2016, Marc Ossorguine

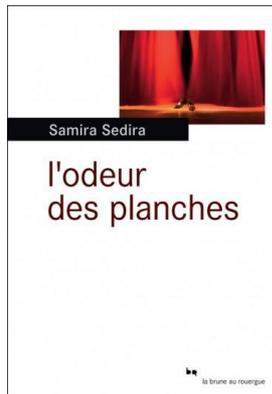
À force de parler immigration, on en oublierait presque que le phénomène n'est pas franchement nouveau, que les « cités » comme on dit parfois pudiquement, sont des lieux où tout n'est pas rose, loin s'en faut. Le monde devient vite un enfer quand les préjugés, la violence, l'exil et quelques autres ingrédients font régner une implacable loi du silence, que de sourdes culpabilités et d'obscures trahisons interdisent de briser.

Des silences et du défaut de parole, Majda ne cesse de payer le prix exorbitant. Seule fille et sœur aînée d'une fratrie de 6 garçons, elle aura aussi l'une des tares les plus dures à porter dans le monde qui l'entoure : être femme. Si l'on ne naît pas femme (ou homme) mais qu'on le devient, Majda, elle, n'aura pas vraiment l'occasion de devenir quoi que ce soit, si ce n'est une errance arrêtée à coup de neuroleptiques et d'internements. Un père pourtant « différent » – peut-être un peu trop – mais incapable de tendre la main au-delà de ses propres barreaux. Une mère toute entière dévouée à ce qu'une mère doit être, résignée à tout par avance, dévouée à tous et condamnée à perpétuité à une double peine, femme et mère. Et puis les frères. Surtout l'aîné, Aziz, plein de colère, adolescent qui s'inscrit docilement dans un conformisme machiste et radical qui ouvrira le sentier de la folie à sa sœur.

[...] Une écriture marquée par la sensibilité poétique de l'auteur, qui est aussi celle de son personnage, qui sait éviter le pathos et le misérabilisme sans rien excuser de la fatalité qui serait à l'œuvre. Ce récit cruel, glaçant, qui sait faire entendre les non-dits, ne laissera sans doute pas ses lecteurs indifférents. Il aurait suffi de si peu... pour que tout soit différent, pour que la vie ne bascule pas dans cette mécanique effrayante d'une mort annoncée, mais les murailles du silence et des interdits sont si puissantes que parfois rien ne semble possible que le malheur.

Une voix à faire entendre et un livre à faire lire au nom de toutes les Majda du monde.
Douloureusement utile. Douloureusement indispensable.

L'Odeur des planches, Éditions du Rouergue, 2013



Comédienne dans les plus grands théâtres publics, Samira Sedira se retrouve à 44 ans en fins de droit, faute d'engagements, et obligée de faire des ménages pour survivre. Fille de travailleurs immigrés algériens, elle est alors renvoyée brutalement à ses origines sociales, elle qui croyait s'en être échappée.

Dans ce journal du désenchantement, elle croise les fils de sa mémoire familiale, son quotidien de bonne à tout faire et son amour pour le monde du théâtre. Des ombres à la lumière, un premier « roman » très fort.

Éditions du Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« Rue du Général-de-Gaulle, artère principale de Maisons-Alfort, son école maternelle, ses commerces. Au bout, tout au bout, comme une récompense, la mairie. Les trottoirs sont glissants, le verglas éclate sous mes pas, à plusieurs reprises je dois me retenir à un mur ou à un poteau pour éviter la chute. Aux commerçants, je demande d'une voix éraillée s'ils veulent bien coller ma petite affiche, au comptoir ou sur la vitrine, comme ça les arrange. Ces mêmes commerçants qu'il n'y a pas si longtemps je méprisais à cause de leur sous-besogne, de leur esprit réduit aux dimensions de leur boutique, de leur épouvantable odeur de pitance, moi qui ne me nourrissais que d'illusions artistiques, ces mêmes commerçants m'apparaissent soudain comme supérieurs en tout. Debout derrière leur comptoir, sans doute et sans faille, le front net, soulageant méthodiquement nos désirs et nos poches, ils ont un rôle à jouer. Dans une société où n'a de valeur que celui qui existe par le travail, je ne suis plus rien, oualou, du vent, tout vaux mieux que moi, même un coin de table ».

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde*, février 2014, Brigitte Salino

Samira Sedira n'aurait jamais pensé que cela lui arriverait. Un jour de février 2008, elle a reçu une lettre des Assedic sur laquelle il était écrit, en haut à gauche : "*Fin de droits*". Quand la comédienne a vu ces trois mots, sa vie a basculé. Dans son appartement, le téléphone ne sonnait plus depuis longtemps. Pas une piste, pas le moindre contrat. Pourtant, quatre ans plus tôt, elle jouait au Festival d'Avignon, dans un spectacle qui avait marqué les esprits : *Daewoo*, d'après le roman de François Bon (Fayard, 2004).

Samira Sedira interprétait l'une des quatre ouvrières qui, sur le plateau, représentaient le millier de femmes privées de leur emploi après la fermeture de l'usine coréenne de Fameck, en Lorraine. Et maintenant, c'était elle qui se retrouvait dans le fossé : même plus de chômage. Rien. Qu'allait-elle devenir ?

La réponse tient dans *L'Odeur des planches*, un livre court, tranchant comme un couteau. Samira Sedira l'a écrit pour « *tenir debout* », dit-elle, et transformer le quotidien qui est devenu le sien après la lettre des Assedic : celui d'une femme de 44 ans qui fait des ménages parce qu'il faut de l'argent. Elle a un fils, à l'école primaire, et un compagnon, professeur, qui lui dit qu'ils peuvent s'en sortir

sans qu'elle travaille. Pour elle, ce n'est pas envisageable : avant la catastrophe, quand elle jouait *Daewoo*, elle gagnait 4 000 euros par mois. Avec les ménages, elle arrive à 600... Mais ce n'est pas le pire. Le pire est qu'elle n'existe plus. Dans les rues de Maisons-Alfort (Val-de-Marne), où elle vit, elle essaie de faire bonne figure : « *Comédienne, c'est un si beau métier* », lui disent ses voisins quand elle part travailler. Elle ne les dément pas, par pudeur, par orgueil.

Que son métier soit beau, elle n'en a jamais douté. C'est pour cela qu'elle l'a choisi, à 20 ans. Il lui permettait de vivre d'autres vies, et d'échapper à celle de ses parents, des émigrés algériens qui aspiraient pour elle à une intégration réussie. Samira Sedira fit l'école de théâtre d'une belle scène de la décentralisation, la Comédie de Saint-Etienne. Puis elle joua, sur de nombreuses autres belles scènes du théâtre public. Elle appartenait à la première génération "beur" qui tailla son chemin, pas toujours facile, dans une France moins ouverte à la mixité qu'aujourd'hui. Samira Sedira ne s'attarde pas sur le sujet, mais elle touche au cœur même de la grandeur et de la misère du métier d'acteur, quand elle parle de l'illusion sourde qu'il y a à naviguer sans cesse entre l'être et le paraître.

Quand elle s'est retrouvée au chômage, elle aurait pu, comme beaucoup de ses camarades, diriger des stages ou enseigner. Mais elle ne se sentait pas habilitée à le faire. Restèrent donc les ménages, qui la renvoyaient là d'où elle venait, au plus bas de l'échelle sociale. Dans son livre, elle alterne les chapitres, romancés, de l'histoire de sa famille arrachée à son pays, et ceux, bruts, violents, haineux, où elle raconte ce que c'est vraiment que de nettoyer la cuvette des toilettes de gens qui n'ont même pas pris la peine de tirer la chasse d'eau. Souvent, l'écriture de Samira Sedira est organique. Parfois, elle souffle comme les vents contraires qui traversent la Méditerranée, d'Algérie en France. Mais, toujours, elle vient rappeler au lecteur ce qu'il sait et voudrait oublier : l'histoire de Samira Sedira, bonne comédienne au chômage, peut arriver à chacun. En ce sens, *L'Odeur des planches* dépasse largement le théâtre. C'est un témoignage sur la grande crise d'aujourd'hui.

Article publié dans *Le Monde Diplomatique*, août 2013, Marie-Noël Rio

1964 : Samira Sedira naît en Algérie. 1969 : la mère et l'enfant rejoignent le père à Marseille, où il travaille comme manœuvre. La famille s'installe à l'hôtel Le Paradis, un bouge infect pour Noirs et Arabes. Quelques années plus tard, ce sera un HLM à La Ciotat, où le père est soudeur. Et puis Samira Sedira réussit le concours de l'école du Centre dramatique national (CDN) de Saint-Etienne. Elle devient comédienne. Suivent vingt années magnifiques. En 2008, elle a 44 ans, plus d'engagements, pas de projets, et elle arrive en fin de droits. Elle devient femme de ménage.

Le texte est précis et violent, plein d'une colère pensive : la royauté perdue de l'actrice dans la lumière du théâtre, les mots somptueux des poètes, et maintenant son humiliation, l'humiliation même de la mère invisible, illettrée, muette, étouffant de sanglots, dont la figure déchirante hante le récit ; la honte du père exploité, exténué ; la rage et le chagrin de ceux qu'on n'entend pas, qu'on ne voit pas. Et la réconciliation d'une femme remarquable avec son histoire, avec les siens.

Article publié dans *L'Obs*, mai 2013, Odile Quirot

Un de ses derniers rôles était celui d'une ouvrière licenciée. Aujourd'hui, Samira Sedira est au chômage, et raconte son parcours dans un roman généreux. Rencontre.

Pendant vingt ans, elle a été comédienne dans le théâtre public français. Et soudain, plus de contrats. Arrivée en fin de droits, Samira Sedira (née en Algérie en 1964) devient femme de ménage, comme si

le destin rattrapait ainsi cette fille d'immigrés analphabètes et mutiques.

Un jour, elle croit voir les yeux de sa mère au fond d'un siphon de lavabo. Alors elle se met à écrire pour donner des mots à ses parents, qui en furent privés, et retrouver sa « voix ». Elle dresse un beau et doux portrait de cette mère dépressive qui avoue, les larmes aux yeux, ignorer comment faire les courses ou signer un papier, et dont le seul luxe était le savon *Lux Beauté*, à l'odeur aussi tenace, dans la mémoire de sa fille, que celle des théâtres.

Samira Sedira ne fait plus de ménages et n'a pas de travail, hormis quelques petits tournages. Elle vit à Maisons-Alfort avec son fils de 7 ans et demi et son compagnon, professeur de sciences : « *Il n'a pas un gros salaire, mais c'est suffisant pour que je ne touche rien, même pas le RSA. Payer ma part en écrivant ce livre, c'était rester vivante. Tout ce que j'ai écrit est vrai. À une exception près : je ne suis pas fille unique.* »

Vrais, cette dignité et cette misère des Algériens exilés, l'invisibilité des femmes de ménage aux yeux de leurs employeurs et le bonheur perdu des tournées de comédienne. « *Je n'ai jamais été une star, mais je travaillais régulièrement.* »

Vraie, la choquante indifférence de la prétendue grande famille du théâtre : « *Dans ce milieu, on ne peut pas dire : donne-moi du boulot, j'en ai besoin. Ce que peut faire une caissière ou une comptable. Alors qu'une actrice passe pour une has been.* »

Ironie du sort : l'un de ses derniers rôles, c'était dans *Daewoo*, de François Bon, portrait d'ouvrières licenciées. Privée de scène, elle s'est « *sentie comme un grand hall vide* ». Mais elle a su faire de son histoire un roman généreux où l'on entend la voix des humbles et l'amour des mots.

On lui propose déjà d'en faire l'adaptation théâtrale : « *Oui, mais sans moi. Le lire ou le jouer, ce serait le revivre.* » Seule sa mère, qui n'a jamais appris à lire, aura droit à une lecture de *L'Odeur des planches*. À voix haute.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté